

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 29

Artikel: Dou que volliont sè bâgni
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199465>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sieurs pour n'en pas être encombrée longtemps.

Et dire qu'ils ont tout envahi, les alpinistes.

Qu'il n'est, pour ainsi dire, pas de montagne où l'on ne retrouve leurs traces, que rien ne les arrête, pas même les accidents dont quelques-uns sont victimes. C'est une invasion pire que le choléra des poules ou les hannetons : on n'en prévoit pas la fin.

PIERRE D'ANTAN.

Comment le journalier prit femme.

C'était, l'autre jour, sur la grand-route craquante de poussière, par 33° au-dessus de 0. Je cheminai seul, lorsque je fus rejoint par un paysan qui rentrait chez lui, les bras chargés d'emplètes faites à la ville. Et la conversation de s'engager sur la température suffocante.

« J'ai passé bien des années dans le midi de la France, j'ai vu l'Algérie et la Tunisie, me dit mon interlocuteur, mais jamais je n'ai eu aussi chaud qu'aujourd'hui. »

Et de fil en aiguille, le voilà qui se met à me raconter sa vie, comme si nous nous connaissions de vieille date. Il parlait bien, avec élégance même, et à l'écouter j'en oubliais et la poussière et la chaleur.

— J'avais dix-huit ans à peine, commençait-il, quand l'envie me prit de courir le vaste monde. Cinq napoléons, fruit de mes économies, garnissaient mon gousset. Je me figurais être riche comme Rothschild. Cinq napoléons, songez donc, quand on ne sait rien de l'existence et qu'on ne doute de rien, c'est une fortune fabuleuse ! De mon village perdu dans les forêts du Jorat, je descendis à Lausanne et retins, dans une petite auberge, un lit dans une chambre qui en contenait plusieurs. Au matin, quand je m'éveillai, mes camarades de la nuit avaient tous disparu et avec eux trois de mes napoléons.

— Ce début ne vous retint pas ?

— Nullement. Je jurai pendant quelques instants comme un muletier, — ça vous soulage de pouvoir jurer son saoul — et je me hâtai de secouer la poussière de mes gros souliers contre la porte de l'affreuse hôtellerie. Il me restait quarante francs. C'est tout ce qu'il me fallait pour aller à la conquête de l'univers. Le soir même, j'étais à Pontarlier. J'y vécus vingt-quatre heures en grand seigneur. Cela me coûta quatre écus ; mais je ne les regrette pas. J'eus du plaisir plus que pour mon argent.

Il me restait vingt francs. C'était encore trop pour songer à travailler. Je les dépensai jusqu'à mon dernier liard et ce n'est que lorsque je n'eus plus de quoi contenter mon estomac creux que j'offris mes bras à qui les voulait. Je parcourus la Franche-Comté et la Bourgogne, me louant comme journalier, acceptant toutes les besognes, toutes les besognes honnêtes, entendons-nous. J'étais, comme on dit, un trimardeur.

Après avoir roulé ma bosse pendant plusieurs années, j'échouai dans les environs de Lyon, où j'obtins, dans une carrière de pierres à bâtir, de l'occupation pour longtemps. On nous donnait quarante-cinq centimes à l'heure. Pour l'époque — je vous parle d'il y a vingt ans — c'était une fort belle paie. Ce me permit de me refaire une grenouille. Mais le mal fut qu' aussitôt en possession de quelques centaines de francs, la passion des voyages me reprit. Je voulus voir Marseille, Menton, Cannes et Nice. J'appris à connaître ce littoral comme ma poche, flânant quand j'en avais le moyen, trimant si le besoin m'y poussait.

Et, interrompant son récit : « Vous n'avez jamais cheminé à travers ces beaux pays de France ? »

Je confessai que ce bonheur-là ne m'était pas encore arrivé.

— En ce cas, reprit mon loquace compagnon, vous ne savez pas ce que c'est que de jouir : on est jeune, on est fort, on n'a pas froid aux yeux, on s'accommode de tout, c'est plus qu'il n'en faut pour être heureux comme un roi... avant l'invention des anarchistes.

Puis il continua ainsi : Les gens de chez nous ont du fond, ils sont hospitaliers, mais il leur manque souvent cette bonne humeur, cette grâce naturelle qui mettent tant de charme dans les relations, vous réchauffent tout de suite le cœur et vous font autant de bien qu'un morceau de pain. Combien de fois, me voyant passer sur les routes qui n'en finissent pas, des campagnards me hêlaient d'une ferme, me faisant asseoir à leur table et ne me demandant contre la pitance qu'ils m'offraient, que de leur dire quelque chose des pays que je traversais, de leur conter mes aventures. Bonnes gens, va ! Et les gros propriétaires, à qui je demandais de l'ouvrage, ne me rudoyaient pas : « Y a pas de quoi t'occuper, qu'ils me disaient, mais tu vas casser une croûte avant d'aller plus loin » ; et chez d'autres : « Tu connais le travail de la terre ! eh bien, c'est bon ; va boire un coup à la cuisine et suis le maître-valet aux champs. »

— Ne disiez-vous pas que vous avez poussé jusqu'en Afrique ?

— Oui, pour mon malheur... En voyant sur le port de Marseille les camarades qui s'embarquaient pour Alger ou pour plus loin encore, je voulus aussi tâter de ces pays-là. C'était de la couleur et c'est gai. Mais, tout civilisés qu'ils paraissent, les Arabes détestent cordialement les étrangers, ceux qu'ils appellent, non sans raison, les « voleurs de pays ». Et, quand ils sont sûrs de n'être pas découverts, ils vous envoient dans l'autre monde en moins de temps qu'ils n'en mettent à avaler une figue de Barbarie. Etant averti, je ne m'y frottai pas. Mais le régime de là-bas ne me convint pas ; j'attrapai les fièvres, le typhus et toutes les maladies du monde.

On me réexpédia en Europe. Je fis vingt-trois mois d'hôpital, à Lyon et à Lausanne. Il me semblait que je ne m'en relèverais pas. Comme bien vous pensez, je broyais du noir. Et ce qui m'attristait le plus, c'était de n'avoir aucun parent, aucun ami — il y avait tant d'années que l'on ne m'avait revu dans le canton ! — personne qui vint me reconforter de temps à autre. Dans la salle de l'hôpital cantonal, tout le monde, sauf moi, recevait, deux ou trois fois par semaine, des visites, et c'étaient des mots tendres, des « au revoir », des baisers qui me fendaient l'âme, non que je fusse jaloux, mais parce que je me disais que la centième partie de ces affections suffirait à mon bonheur. Alors, je fis un vœu qui pourra vous paraître singulier : je me promis, si la mort ne voulait pas de moi, de me marier au sortir de l'hôpital, de créer une famille, d'avoir enfin un foyer à moi.

Je n'avais aucune liaison, notez bien, pas la plus petite bonne amie en vue, ne connaissant plus les filles de mon village. Et je me dis : la première qui se présente et qui veut de moi, fût-elle plus pauvre que Job et faite comme un épouvantail à moineau, fût-elle méchante comme le diable lui-même, je la prends pour femme.

Je pus quitter enfin l'hôpital, et une saison, que les médecins m'envoyèrent faire à Lavey-Bains, acheva de me guérir. Alors, ayant assez de ma vie errante, et décidé à rester désormais au pays et à me vouer à l'agriculture, je rentrai à Lausanne, et je m'acheminai de là vers mon village. C'était par une claire journée de printemps. Il y avait eu à Lausanne un concours de bétail. Un campagnard ramenait des taurillons qui portaient, entre leurs cornes enrubannées, l'écusson vert et blanc

annonçant qu'ils avaient été primés. Nous fîmes route ensemble.

Comme nous arrivions au contour que vous voyez là, près de la haie — et l'ancien chemin — me montra l'endroit du bout de son bâton — je vis venir à nous une jeune paysanne. Elle s'arrêta pour admirer les taureaux et félicita leur maître de leur succès. Moi, qui n'ai pas la langue dans ma poche, je lâchai une petite gauloiserie. Si bien que mon compagnon, une fois que nous nous fûmes éloignés de la jeune fille, crut de son devoir de me tancer un peu.

Bon ! me dis-je, en pensant à cette jeunesse, si elle s'est effarouchée, celle-là ne sera pas pour toi ! Or le lendemain, savez-vous qui je rencontre de nouveau ?... la même fille au même endroit. « Si vous courez ainsi après moi, je me plaindrai à ma mère, lui déclarai-je. » Elle ne répondit rien, mais sourit. Trois semaines plus tard, nous étions mari et femme. Aujourd'hui, nous avons une nichée d'enfants. Et comme leur mère est un brave cœur de femme, qui n'a pas peur de l'ouvrage, nous possédons maintenant, nous qui étions tous deux pauvres comme des rats en nous mariant, une jolie petite propriété que nous arrondissons d'année en année... Mais, je jase, je jase ! j'oublie que j'ai encore trois chars de foin à rentrer... A vous revoir !

Et le brave homme allongea le pas et fut bientôt hors de vue. V. F.

Doux privilèges de l'oisiveté.

Combien peut-on écrire de mots avec un crayon ordinaire ? s'est demandé un Anglais.

Il se mit donc à l'œuvre. Pour rendre son travail plus attrayant, il copia un des meilleurs romans de Walter Scott, *Ivanhoe*. Au 95,608^e mot, il dut s'arrêter, le bout de crayon restant dans sa main, étant trop petit pour continuer.

Un jeune scribe allemand, qui s'était intéressé au tour de force, voulut faire mieux encore. Il vint de réussir à copier, avec un crayon ordinaire à mine de plomb, plus de quatre cent mille mots. Il a dû, pour cette besogne, tailler cinquante-neuf fois son crayon. Heureux mortels, qui n'avez rien de mieux à faire !

Dou que volloit sè bagné.

Tonaire, coumeint cein fressassivè bin ti stâo dzo passâ ! M'einfêvine, s'on arâi pas fremâ que y'avâi trai à quatro sêlâo dè pllie ! S'on restâvè quie dèvant, on ètâi astout tot ein nadze, la tsemise vo depourâvè su lo casaquin et, po cheintre on pou lo frais, on ètâi d'obedzi d'allâ sè reduire à la cava io on ètâi rein dè mi !

L'est adon que fasai bon allâ sè bagné âo lê ! assebin failai vaire quinna muta y'ein avâi que tracivant per Outsy po sè plliondzi et nadzottâ 'na vouarbetta ! L'est cein que vo fâ dâo bin quand on a dinse tant chà et que cein vo baillè on appéit, mè z'amis ! qu'ein après on devourérâi prâo tot solet on jambon dè dèvant avoué lo mandze et la couenna.

Mâ, n'est pas lo tot què d'allâ sè bagné ! Quand vo z'itès pè Cor, on pou pe levè qu'Outsy, s'agit pas dè sè dévèti tant qu'à la tsemise et fère piaffe ! dein l'édhie, coumeint dâi renailles ! na ! kâ cein est dèfeindu, mâ faut einfelâ dâi z'espèces dè petites tsausses que n'ont quasû min dè canons, que n'ont min dè bottons, ni dè breintallès et qu'on lâo dit dâi catses.

L'est la municipalité d'Outsy qu'a cein dècidâ.

Et malheu à cé que sè laissérâi accrotsi sein clliâo braiettes ! Ya dâi gâpions que sont catsi pè derrai ti lè z'âdzo, que lâo tracériont dessus et que lè trainériont âo pousto.

Y'a caquiers dzo, dou lulus dâo côté d'Et-salleins, que sont à maitrè on pou p'l'amont què Lozena, s'étiènt bailli lo mot po allâ sè bâgni à Outsy après lào travau. Cliâo dou gaillâ ne s'étiènt jamé pliondzi que dein lo Taleint, dein cliâo go que lo rio fâ on pou cé, on pou lé ein défrou dâo veladzo, et, coumeint l'ai allâvant adè dé né, vouaffâvant et trielliâvant dedein tot pellets; ne cognessant don papi lè braiettes et n'ein avioient jamé met ni l'on ni l'autro.

Tot parai, coumeint l'avioient oïu derè que per Outsy cein n'allâvè pas dinse, sè sont dècidi d'allâ ein atsetâ tsacon on par po ne pas sè fèrè gadzi.

Noutrè dou coo eintront don dein 'na boutequa lo y'avai quatr' à cinq damuzallès que travaiant cèvé et levè po servi lè pratiquès et desiront à iena que volliâvont dâi braiettes po sè bâgni.

La damuzalla lào zein fè vaire on pecheint moué; y'ein avai dâi rodzès, dâi verdès, dâi nairès, dâi cliâo io y'avai dâi sindzo, dâi diabbliò et totès sortès dè bitès peintrelurâtes pè derrai; y'ein avai qu'avioient lo surtan, Volguémoute et mimameint lo pape. Enfin po dâo choix, y'ein avai et prâo!

Quand l'uront prâo veri et reveri permi cliâo tsausses, ion dâi gaillâ sè dècidi po iena qu'avai lo potrè à Bismarke et l'autro s'ein met dè côté 'na tota galèza io y'avai 'na balla louna dèvant et derrai; pu, s'ein fèrè ni ion ni dou, sè vont chetâ ti dou avoué cliâo tsapssès pè lo fin fond dâo magasin.

Aô bet d'on momeint, cliâo damuzallès que véyant lè gaillâ fotemassi et rebenâ lè chaulès per lè derrai vont vaire et que tràovont-te? Noutrè dou z'estaffiès qu'avioient trè lào sol: et lào tsausses et que manigancivant tot ein pan-tet pè la boutequa.

Lè compagnons sè crèyant qu'on essèyivè cein tot lo drai tsi lè marchand, coumeint on par dè solâ.

Le triomphe du rond de cuir.

Tandis que l'agriculture manque de bras, jamais le rond de cuir n'eut plus de courtisans que de nos jours. Sa puissance d'attraction augmente encore plus que sa circonférence.

Et puis, c'est partout la même chose; de l'autre côté, comme de ce côté-ci de l'Océan. Ainsi, de par la Constitution, le président des Etats-Unis dispose, dans les divers services publics, de 32,627 places qu'il peut donner, sans aucun contrôle ni examen.

Les émoluments attachés à ces emplois ne sont pas très élevés, comparativement à la moyenne générale des traitements au pays des dollars. Ils vont de 2,000 à 10,000 francs par an.

Pour ces 32,627 places, M. Théodore Roosevelt, a reçu, depuis le commencement de l'année, 105,106 demandes, ce qui représente au moins trois postulants pour chaque emploi.

Le bureau de tabac.

L'adjudant Kerbec, de l'infanterie de marine, était mort aux colonies des suites de la fièvre jaune, laissant une veuve infirme dans la plus profonde misère.

On conseilla à la pauvre femme de solliciter l'obtention d'un bureau de tabac; en le gérant elle-même, elle serait à l'abri du besoin. Elle alla aussitôt trouver le député de l'arrondissement qui, vu sa situation précaire, lui promit d'apostiller chaleureusement sa supplique.

La veuve se figura qu'il n'y avait qu'à rédiger une demande et l'envoyer; la naïve bretonne, — elle habitait Saint-Jacut-de-la-Mer, — s'aperçut que la chose n'était pas aussi simple qu'elle se l'était figurée. Il lui fallut remplir une foule de formalités, réunir quantité de pièces aussi timbrées les unes que les autres: « Coût, soixante centimes, ma bonne dame, » extrait de naissance, extrait du casier judi-

ciaire, copie de l'acte de mariage, extrait des états de services de son mari, extrait mortuaire, certificats du préfet, du maire, du ministre de la marine, pièce attestant qu'elle n'était salariée ni de l'Etat, ni des communes, enquête sur sa situation pécuniaire par la gendarmerie; ses maigres économies se dissipèrent en courses et en papier timbré.

Enfin, après six longs mois, la demande dûment accompagnée de toutes les pièces administratives exigées partit et la veuve attendit.

Les pièces, après avoir séjourné dans les bureaux du ministère de la marine, passèrent dans ceux du ministère des finances.

Un garçon de bureau les déposa devant le guichet 656.

Derrière ce guichet, trois employés devaient en fumant des cigarettes.

Le premier cumulait, avec la qualité de fonctionnaire, la profession de dramaturge; il composait des romans-feuilletons qui paraissaient dans un grand journal parisien et en tirait de sombres drames destinés à faire les beaux jours ou plutôt les beaux soirs de l'Ambigu.

Le deuxième écrivait des vaudevilles, des revues, pour les théâtres de genre.

Le troisième était chansonnier, rimait des chansonnettes plus ou moins comiques à l'usage des cafés-concerts.

Il prit les pièces de la veuve Kerbec et feuilleta distraitemment le dossier.

— Une demande de bureau de tabac, apostillée par un député, dit-il: la veuve Kerbec, situation intéressante.

— Les quémandeurs sont toujours intéressants, remarqua le dramaturge, non, intéressés, veux-je dire.

— C'est un mot, je le note, dit le vaudevilliste; tu permets?

— Je te l'abandonne; je ne réclame pas de droits d'auteur.

— Très pressé, reprit le chansonnier. Parbleu! ils sont toujours pressés pour les bureaux de tabac. Il y a plus de cinq cents demandes à liquider; je n'ai pas le temps de m'en occuper, il faut que je termine ma chanson.

— Tu travailles à une chanson? demanda le vaudevilliste.

— Oui, pour Firmin, qui doit la créer aux Folies-Plastiques; j'ai déjà quelques couplets.

Ecoutez:

Dans un prospectus engageant,
On vous demande votre argent;
C'est pour des mines sans perilles;
On vous promet monts et merveilles.
Qu'en sort-il?... du vent,
Plus souvent!

— Très bon! très bon! exclamèrent les deux camarades.

— Deuxième couplet, reprit le chansonnier:

Un grand savant vient de trouver
Un moyen pour se conserver:
« Il suffit, dit-il, d'un ton rogue,
Pour cela de prendre ma drogue. »
Qu'en sort-il?... du vent,
Plus souvent!

— Compris, dit le vaudevilliste; qu'en sort-il?... du vent.

— La suite, demanda le dramaturge.

— Troisième couplet, continua le chansonnier:

Un jeune homme plein d'avenir,
Au collège, vieux souvenir!
Remporte le prix d'excellence;
Pour sûr, c'est une intelligence.
Qu'en sort-il?... du vent,
Plus souvent!

— De mieux en mieux, approuva le vaudevilliste.

— J'en suis là, reprit le chansonnier; cela n'est pas très fort, mais il n'y a pas à se gêner; comme dit Firmin: plus c'est idiot, plus cela a de succès.

— Tu en as toujours beaucoup, observa malicieusement le dramaturge.

— Tu me flattes; je pioche le quatrième couplet.

— Moi, dit le vaudevilliste, prenant sa plume, je fais monologue le vicomte de la Gâtinette.

— Je le vois d'ici, dit le chansonnier.

— Un jeune gommeux qui fait courir et dont les chevaux n'arrivent jamais. Et toi, où en es-tu de ton drame? demanda le vaudevilliste au dramaturge.

— Je suis perplexe, répondit-il, je ne sais pas si je dois faire assassiner l'orpheline au deuxième acte ou lui laisser la vie jusqu'au troisième.

— Fais-la chouriner le plus tard possible, con-

seilla le vaudevilliste; cela tient le public en suspens.

— C'est une idée, approuva le dramaturge.

Pendant deux heures, ils travaillèrent.

— Quatre heures! s'écria tout à coup le vaudevilliste, il est temps d'aller-prendre l'apéritif.

— J'ai fini le dernier couplet, dit le chansonnier; le voici:

Un jour vous avez reluqué
Un ange très bien éduqué;
Malin, le papa vous attire;
Promet d'ouvrir la tirelire:
Qu'en sort-il?... du vent,
Plus souvent.

— Très bon, ton couplet de la fin, dit le vaudevilliste.

Le chansonnier aperçut le dossier de la veuve Kerbec.

— Elle est encore là, la demande de bureau de tabac! s'écria-t-il; au panier: on verra plus tard.

Et il la jeta dans un carton.

La veuve Kerbec, de plus en plus impotente, attendait toujours.

Un jour que le chansonnier était à court de sujet, il se décida à traiter les affaires en suspens.

— Si on s'occupait un peu des bureaux de tabac, dit-il; plusieurs députés ont écrit au ministre pour réclamer contre les lenteurs administratives; ma parole, ils se figurent qu'on n'a que cela à faire!

Il tomba sur le dossier de la veuve Kerbec et l'examina.

— C'est incomplet, dit-il, il manque une pièce, un certificat attestant si elle est veuve avec ou sans enfant. Retournons le tout; cela leur apprendra à se plaindre, à ces gens-là!

— Et ta chanson? demanda le vaudevilliste.

— Succède sur toute la ligne! Faut voir Firmin; il est épatant avec sa façon de souligner! Qu'en sort-il?... du vent.

Les pièces de la veuve Kerbec sont renvoyées au ministère de la marine d'où on les retourne au préfet des Côtes-du-Nord; de la préfecture, elles passent à la sous-préfecture; de la sous-préfecture, elles arrivent à la mairie de Saint-Jacut.

Le maire établit le certificat omis et de nouveau le dossier reprend le même chemin pour revenir au ministère des finances.

Après huit mois, enfin, le bureau de tabac est octroyé; on avise la veuve Kerbec de la nouvelle.

Derrière le guichet 656, les trois fonctionnaires devisent toujours en fumant des cigarettes.

Un garçon de bureau apporte une lettre.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demande la dramaturge.

— Papier concernant la veuve Kerbec, répond le garçon.

— Encore! s'écrie le chansonnier; elle l'a son bureau de tabac, qu'est-ce qu'elle réclame à présent?

Il prend la lettre; elle émane du maire et annonce que la veuve Kerbec est morte depuis six mois.

— Morte! exclame le chansonnier; eh bien, elle n'aurait pas pu attendre?

Eugène FOURRIER.

Boutades.

Un propriétaire d'un de nos petits vignobles fait goûter à un ami le vin de sa dernière récolte.

— Comment trouves-tu ce vin-là?

— Heu! heu!...

— Il est très bon en mangeant.

— En mangeant, je ne dis pas; mais en buvant...

Sur Montbenon, devant la statue de Vinet.

— Papa!... papa!...

— Et quoi, mon chéri?

— Vois-tu, encore un Guillaume-Tell!...

Pourquoi qu'il est assis celui-là, dis, papa?

Un chef de gare, chargé de rédiger un rapport sur un accident de chemin de fer, s'exprime ainsi:

« Un sieur Y., nombreuses blessures à la face et à la tête: on espère cependant que l'amputation ne sera pas nécessaire. »

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.